

Les souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience 1950-1960*, Montréal, Stanké, 1983.

André Belleau

Volume 27, numéro 3 (159), juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1985). Les souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps / Gérard Pelletier, *Les Années d'impatience 1950-1960*, Montréal, Stanké, 1983. *Liberté*, 27(3), 88–92.

ANDRÉ BELLEAU

Les souvenirs de Gérard Pelletier: une mémoire hors du temps

Gérard Pelletier, Les Années d'impatience 1950-1960, Montréal, Stanké, 1983.

1. Dans *The Political Unconscious*.

«*Always historicize.*» Je n'ai cessé d'avoir cette objurgation de Frederic Jameson¹ à l'esprit en lisant les souvenirs de Gérard Pelletier. Car curieusement, le Québec des années 1950, les hommes et les événements que ce témoin exceptionnel évoque semblent s'y agiter dans une sorte d'éternel présent. On dirait un morceau de vie détaché de la stratification du temps, et flottant quelque part dans la sérénité d'un ciel inaltérable. Paradoxalement, cette impression très nette pourrait être redevable en partie à la vivacité de la rédaction qui contribue beaucoup à «présentifier» les choses. Mais elle n'explique pas tout. Il me semble même que ce dont il s'agit, c'est d'abord une question de mentalité, voire d'idéologie. Ce que Pelletier relate avec un entrain et une agilité louables — et qui servirait à tout le moins de matière à l'histoire — ne paraît avoir aucune attache concrète avec l'histoire, ni sur son versant antérieur, les antécédents des états et des actions, ni sur son versant ultérieur, qui est la situation *présente* d'un homme d'âge mûr écrivant aujourd'hui, en 1983, et qui éprouve le besoin de revenir sur sa jeunesse.

Bien sûr, nous ne nous attendons pas nécessairement, lorsque nous lisons des souvenirs et des mémoires, à ce que l'auteur nous offre a posteriori

2. Voir à ce sujet les remarques de l'historien Jean-Pierre Wallot dans *Liberté*, no 147, juin 1983, p. 57-58. Plusieurs autres avant moi et bien mieux que moi, dont Pierre Vadeboncoeur, ont souligné ce caractère de la pensée de *Cité libre*.

3. «Indépendance du discours et discours de l'indépendance», *Liberté*, no 153, juin 1984, p. 14-27.

des perspectives ou des contextes explicatifs, bien que souvent il ne s'en prive pas. Ceci n'est pas donné dans le type de discours. Mais on concédera que l'absence à peu près complète de toute velléité de compréhension des événements dans *Les Années d'impatience* s'avère caractéristique de l'idéologie de *Cité libre*. Même refus de l'histoire² chez le Pierre E.-Trudeau de *La Grève de l'amiante*. Pourquoi les choses sont-elles ainsi? D'où cela vient-il? Compte tenu des circonstances, verrait-on ailleurs en Amérique du Nord des effets semblables? Ces questions ne semblent même pas effleurer les esprits, tant le monde selon *Cité libre* est au fond a-historique, intemporel, «Calme bloc ici bas chu d'un désastre obscur». L'apparente souplesse d'un personnalisme dialogisant joue comme un leurre: ce qu'on trouve sous la surface, c'est la fixité et la dureté d'une pensée foncièrement essentialiste. Le régime Duplessis n'est pas un produit ou un accident de l'histoire, c'est une tare (dont on a honte). Les phénomènes historiques se voient ainsi transformés en attributs naturels. Il convient de ne pas s'étonner: la prise en compte de la dimension historique aurait sapé à sa base même l'idéologie du groupe de *Cité libre* et pratiqué dans sa clôture toutes sortes de brèches par lesquelles d'innombrables tentations auraient pu pénétrer... J'ai montré dans un article précédent comment, effectivement, elles ont été violemment repoussées³.

Mais admettons que les souvenirs de Gérard Pelletier, du fait de leurs évocations rapides, échappent à la règle. Il reste l'autre bout, ce que j'ai nommé plus haut leur «versant ultérieur», et je crains bien que la singulière position narrative occupée par l'auteur ne vienne tout à fait corroborer ce qu'une première impression de lecture déjà suggérait. Voici le «je» tardif, parvenu au terme de sa carrière: se ressaisissant au sens propre, il se «revit» comme «je» hâtif, comme le «je» de ses trente-quarante ans. Se peut-il que ce «je» d'âge mûr écrivant aujourd'hui, celui qui a acquis l'expérience, n'intervienne jamais ou presque dans son propre récit, ne fût-ce qu'allusivement, auprès du

«je» qui a vécu jadis? Comment peut-il éviter de modaliser et même problématiser ce qu'il nous rapporte trente ans après, lui qui par définition devrait à l'heure présente savoir plus et savoir mieux? Il n'est pas nécessaire pour cela de substituer pesamment le *pensé* de maintenant au *vécu* d'autrefois. C'est une question de degré, de signaux plus ou moins manifestes. Mais lisez *Les Années d'impatience*. Vous n'y trouverez pas de traces de l'homme de la maturité rédigeant hic et nunc. On jurerait que celui qui vit et celui qui raconte la vie le font simultanément. Toute distance temporelle est abolie. Le récit s'en trouve comme écrasé. Or cette absence d'écart perceptible entre le «je» présent et le «je» d'hier suggère à son tour la sérénité immobile de ce qui n'a pas d'histoire. Cet homme n'en serait donc jamais venu à bouger, c'est-à-dire à douter un peu de ce qu'un jour il a cru certain? Fait significatif: parmi les rares observations attribuables au narrateur actuel, il y a celle-ci, qui est d'ailleurs répétée: tout semblait «programmé» d'avance dès les années 1950; on aurait dit une pièce déjà écrite avec les rôles tout prêts...

Pierre E.-Trudeau a exercé sur Gérard Pelletier et Jean Marchand une fascination qui pour plusieurs d'entre nous reste une énigme. On serait enclin à parler d'envoûtement. Si Pelletier ne le dit pas en ces termes, cela ressort abondamment de ses propos. Sur ce chapitre, il est d'une candeur admirable. Presque chaque page reedit son attachement et surtout son admiration sans bornes et jamais démentie envers Trudeau. Selon lui, Trudeau est l'intellectuel par excellence, le mieux informé, le plus rigoureux, le plus exigeant aussi, et le plus redoutable dans les débats. Pelletier a le sens de l'amitié et la faculté d'admiration.

L'amitié est par nature injustifiable. Considérée sous l'angle des rapports inter-subjectifs, la question nous échappe. En fait, elle ne nous appartient même pas. Mais reportée sur un plan plus objectif, elle se présente sous un jour nouveau: il s'agit de la méprise

4. Un serrement de cœur: si Hubert Aquin était encore parmi nous, il corroborerait cette affirmation.

déconcertante sur Trudeau à titre de brillant penseur et intellectuel. Nous avons affaire ici à un problème de psychologie historique des plus captivants. Je me souviens qu'au cours des quelques rencontres entre *Liberté* et *Cité libre* dont je fus témoin — c'était au début des années 1960 — Trudeau ne nous impressionnait guère, mes jeunes camarades et moi⁴. Nous étions davantage intéressés par Pelletier, qui nous semblait non seulement avoir plus de champ mais aussi plus de curiosité réelle. Par la suite, l'erreur sur la personne de Trudeau provoque un étonnement grandissant. Cet avocat fêté comme intellectuel se révèle — il suffit de lire ses textes et d'entendre ses propos — un esprit buté aux marges restreintes, unilatéral, monologique. Une sorte de fort en thème bagarreur sportivement tendu vers son interlocuteur, quel qu'il soit, comme vers une cible à atteindre et à abattre. Un coin obscur de son cerveau doit mesurer et comparer la vitesse et compter les points. Ce «goût de la bousculade» (comme disait Pierre Vadeboncœur), de la bousculade intellectuelle s'entend, le rend aveugle aux situations de discours et sourd aux accents dialogiques, en somme à ce qui constitue très souvent l'essentiel de ce que l'autre nous dit. A cela s'ajoute le caractère déjà périmé en 1960 de son système de références. Bref, tout le contraire d'un véritable intellectuel, à moins de penser que la vie de l'intelligence fonctionne à coups de poing. Il faut lire dans *Les Années d'impatience* la manière dont Trudeau rappelle le pauvre André Laurendeau à l'ordre. Pelletier ne semble pas s'en rendre compte, mais le procédé témoigne de la plus affligeante vulgarité intellectuelle. C'est au nom de la logique que Trudeau prend Laurendeau en faute. Il se servira souvent de la logique comme un piège où attrapper autrui. Voilà la logique comme arme du pouvoir! Un intellectuel sérieux ne confond pas la logique et la raison, car il n'ignore pas que le terrain de la logique est infiniment plus étroit que celui de la raison. Mais toute sa vie, Pierre E.-Trudeau a confondu la logique et la raison.

Comment comprendre que Trudeau ait pu don-

ner le change si longtemps? A y bien penser, il me semble que c'est Pelletier qui aurait dû jouer le rôle de figure intellectuelle dominante dans le groupe. Il possédait certainement une plus grande diversité de ressources spirituelles et manifestait plus d'envergure. Mais l'aisance mondaine que procure la richesse a-t-elle ébloui le provincial de Victoriaville? Ou bien ces jeunes militants de l'Action catholique auraient-ils aperçu, fascinés, chez Trudeau le masque hypnotique du pouvoir? La suite découle de tout ce qu'il peut arriver parfois d'imprévu et même de hasardeux dans le fonctionnement d'un régime démocratique et qui se trouve grandement favorisé au Canada par l'existence de *blocs culturels et linguistiques divergents*. C'est en jouant délibérément l'un dans l'autre contre l'autre qu'un Pierre E.-Trudeau a pu se glisser jusqu'à la magistrature suprême. On peut penser à des sociétés dont les fantasmes ne seraient pas si aisément devenus la proie d'ambitions politiciennes.

Dernière remarque: Gérard Pelletier ne cesse de parler du nationalisme. Il y a quelque chose de grandement paradoxal à se contenter d'une doctrine politique et sociale jugée avec raison surannée et réactionnaire pour nommer ce qui se passe autour de soi. Car si le nationalisme s'avère démodé comme idéologie, il risque de l'être aussi comme description du monde. Cette génération prétend avoir consacré sa vie à combattre le nationalisme. Elle aura plutôt appelé nationalisme tout ce qui bougeait et changeait — et l'interpellait — et qu'elle n'a pas su ou voulu comprendre.